

★ Rue des Tanneurs où la générosité et la science sont au service de tous

Pour attirer l'attention sur le genre de misère morale et matérielle dans laquelle vivent bon nombre de ses « clients », l'« Entraide des travailleuses » a adressé une circulaire, comme chaque année en hiver, à tous ceux dont elle espérait une collaboration efficace sous forme de versement à son compte de chèques postaux n. 724.36. En plus du nombre de consultations qui avaient été données en 1958 par des médecins au centre de la rue des Tanneurs, en plus du nombre de visites faites à domicile dans le secteur situé à l'intérieur du trajet du tram 15 par les infirmières diplômées et les assistantes sociales travaillant full time pour l'organisme, en plus de la quantité de vêtements distribués par le vestiaire, en plus de l'aide sous toutes ses formes apportée aux familles et aux vieillards, les feuillets publiaient un document photographique. C'était une lettre écrite d'une main malhabile par une fillette. La lecture de ces lignes bourrées de fautes d'orthographe vous faisait monter les larmes aux yeux. L'enfant écrivait à son père « mon papa chéri, maman m'a dit que tu es parti en voyage au ciel pour toujours. Je trouve que c'est bien long toujours. Tu sais nous n'habitons plus la jolie maison. Peut-être qu'on ne te l'a pas dit. (En transcrivant, je rectifie uniquement l'orthographe). Alors, je te le dis, moi, pour que tu ne trompes pas quand tu reviens. Maintenant nous sommes tous dans une seule chambre très vilaine et où il fait froid. C'est là que nous dormons tous ensemble, maman, les deux petits et moi et c'est là aussi que maman fait la cuisine et la lessive. Et je sais déjà l'aider. C'est drôle, mais amusant quand même... ».

Inventerait-on des situations de ce genre ? Voilà la question qui m'est venue à l'esprit tandis que je digérais mon émotion. Un camarade a vu la lettre sur mon bureau. Comme dans les rédactions, on n'est pas très discret pour ce genre de documents, il a parcouru à son tour, les lignes tracées avec application par la petite orpheline.

Ce garçon est encore plus

sensible que moi et a dit : « Ce n'est pas possible ».

Pour en avoir le cœur net, je me suis rendue au centre médico-social de l'« Entraide des travailleuses », qui, depuis 25 ans, se développe sous la présidence de la baronne Van der Elst, dans l'immeuble, souvent agrandi, du 167, rue des Tanneurs.

Tout le monde y porte un cache-poussière blanc : présidente, secrétaire, assistantes sociales.

J'étais à peine assise dans le bureau de la direction (il serait plus exact de dire « la cage » car des vitres permettent de voir de là ce qui se passe dans le couloir où règne une agitation perpétuelle) je m'apprêtais à poser des questions, lorsque mon interlocutrice fit signe d'entrer à une femme qui paraissait au comble de l'anxiété. Cette personne, toute jeune, était boutonée dans un manteau couleur du temps ; elle avait un fichu sombre noué sous le menton. Avec un accent chantant qui n'est pas de chez nous, elle se plaignait volublement :

— Petit enfant, tout petit comme ça, à l'hôpital, malade. Le docteur donne rien, il dit « A la maison » et revenez dans trois jours. Mais le petit mange pas.

De la voix autant que des mains, la maman aux abois implore de l'aide. Elle se tourne vers moi, espérant je ne sais quoi.

— Rien manger. Pas rester comme ça. Docteur donne rien.

— Vous êtes italienne ou espagnole ? s'informe mon interlocutrice en blouse blanche, d'un ton engageant.

— Hongroise.

— Ah ! bon.

La blouse blanche sort du bureau et fait signe à la jeune femme de la suivre.

Quelques instants après la dame en blanc est de nouveau devant moi, très calme.

— Qu'avez-vous fait ? lui demandai-je.

— J'ai demandé à une assistante sociale de prendre note de son adresse pour que nous puissions lui envoyer une infirmière tantôt.

Je m'inquiète :

— Y a-t-il toujours autant de monde ?

— On vient de partout au dis-

pensaire, c'est uniquement pour le service social que nous prenons comme limites la petite ceinture. Depuis peu, nous avons ouvert un dispensaire médico-psycho-pédagogique appelé à rendre bien des services...

Mon interlocutrice fait un signe de tête. Entre une jeune infirmière stagiaire toute essoufflée :

— Je viens de chez Mme X... Il y a une fuite à la chasse. Nous avons fermé le compteur. Mme X demande que vous téléphonez à son propriétaire pour qu'il fasse faire la réparation.

— Nous le ferons, voulez-vous signaler la chose à la secrétaire.

Nous reprenons notre conversation.

— La consultation médico-psycho-pédagogique nous permet de dépister les cas d'arriération mentale, de proposer les solutions les plus favorables : placement dans un petit home, dans un institut ou bien rééducation à domicile. Nous avons une assistante en psychologie, qui est en même temps logopède.

Nouveau signe de tête.

Entre une élégante jeune femme, c'est un médecin neurologue, titulaire d'une consultation du Centre.

— Je viens de voir, dit-elle, un cas lamentable. Au village européen de Berchem, un réfugié qui s'adonne à la boisson, a vendu les meubles que la marraine avait offert à la famille, il est parti on ne sait où, la mère, paranoïaque, doit être internée, que faire des deux enfants qui sont de santé déficiente ?

— Ce sont des étrangers, ai-je hasardé.

— Nous serons peut-être obligées d'intervenir, a dit la dame en blanc, si personne ne s'en occupe.

Je n'ai plus posé de questions.

J'ai laissé travailler médecins, infirmières, assistantes sociales, secrétaires, présidente, qui n'ont pas une minute à perdre pour que leur mission soit remplie le plus complètement possible.

Je suis partie pleine d'admiration pour vous raconter ce que j'ai vu et entendu. Et ce n'est pas tout.

Claude MARTIN.

la Lanterne Janvier 1950